



EN FACTION

NOUVELLE

—Une, deusse ! Une, deusse ! chantonne le petit pioupiou en arpentant de large en large le court espace de terrain prescrit par le règlement ; une, deusse ! une, deusse !—et les talons de ses godillots laissent à chaque pas leur empreinte dans la neige épaisse comme un tapis d'ouate.

Perdu dans une capote trop large, ayant peine à soutenir son fusil dont l'acier lui glace les doigts à travers ses gants de coton, Louisic Guinvarch, fusilier à la quatrième du second, songe tristement aux deux mortelles heures qu'il lui faut demeurer là, en faction, par cette terrible nuit de décembre, sous la neige tombant en flocons serrés, avant de réintégrer le corps de garde à l'atmosphère surchauffée. Vingt minutes au plus se sont écoulées depuis l'instant où le camarade, qu'il est venu relever, lui a transmis la consigne, et déjà la bonne provision de chaleur emportée du poste s'est évanouie, trop tôt absorbée par l'atroce température. Sur cette place du Carroussel ouverte à tous les vents, la bise s'engouffre en un sifflement aigu, lui fouettant au visage durcie qui pique la peau comme des pointes d'aiguilles ; des pieds à la tête, le froid l'envahit.

A plusieurs reprises, il s'est arrêté devant un banc de pierre dissimulé entre deux énormes piliers,—abri sûr et bien tentant où l'on se blottirait à l'aise, protégé, sinon contre le froid intense, au moins contre le vent qui brise et la neige aveuglante ; mais, pris d'appréhensions, le factionnaire a continué sa pénible promenade. C'est que, si grande que soit la tentation, il a deux graves raisons, le fusilier Guinvarch, pour ne pas y succomber. D'abord les sages recommandations du major qui lui trottent par la tête ; ensuite, et surtout, le souvenir d'une émotion violente ressentie à cette même place, un mois auparavant. Cette nuit là, bien qu'elle fût moins dure que celle-ci, l'imprudent n'avait pas résisté au banc tentateur, et c'est par un hasard béni qu'il s'était réveillé d'un sommeil de plomb juste à temps pour apercevoir la silhouette élégante du lieutenant des Evettes se profilant en haut de la place.

Bon pour les hommes, le lieutenant des Evettes, mais à cheval sur le service ; et, avec cela, d'une activité désespérante ; jamais lassé, toujours présent au quartier, à l'exercice, ici, là, et le soir—histoire de se dégourdir les jambes—courant le monde, les soirées, et profitant de ses rentrées tardives au milieu de la nuit, pour tomber, à des heures impossibles, sur les hommes de garde. C'est précisément au cours d'une de ces inspections nocturnes qu'il avait failli pincer le fusilier Guinvarch dormant en faction. Rien qu'à la pensée de la punition si miraculeusement esquivée, le malheureux tremblait encore.

—J'y ai coupé une fois, mais faut pas jouer avec la veine, murmure-t-il toujours hésitant, quand le va-et-vient de sa monotone faction le ramène devant le banc aux dangereuses séductions.

A la vérité, ce serait folie de s'aventurer dans les rues par un temps pareil ! La place du Carroussel n'est pas tenable, d'ailleurs ; bêtes et gens succombent sous l'ouragan. Le cheval étique d'un maraudeur, insensible aux coups de fouet comme sourd aux jurons de son maître, est resté en détresse près du guichet de l'Échelle ; plus loin un ivrogne attardé, après de louables mais inutiles efforts pour gagner les quais, a pris le sage parti de s'écrouler sur un tas de pierres et d'y attendre le retour de l'accalmie. Quel mortel audacieux oserait entamer la lutte avec les éléments déchaînés ?

La neige, cependant, redouble d'intensité, et la bise souffle toujours plus aiguë....

—Une, deusse ! Une, deusse ! répète l'infortuné Louisic, essayant d'entraîner dans le rythme de sa voix grelottante ses jambes qui se raidissent.

Et ses yeux, rougis de froid, se portent sans cesse vers l'horloge du Pavillon de Flore, dont les aiguilles lui semblent demeurer immobiles sur le cadran.

Trois heures sonnent ! Encore une grande heure de faction ! Une heure, c'est-à-dire un siècle à souffrir. Car c'est une réelle souffrance qui, maintenant, s'empare du malheureux soldat, souffrance si forte qu'elle le ferait pleurer. L'estomac tordu, le dos comme brisé, les nerfs morts, le courage l'abandonne pour marcher ; dans son cerveau annihilé, de véritables désespoirs s'éveillent, persistants, cruels. Non, jamais elle ne viendra la fin de cette douloureuse faction, et désormais il demeurera là, toujours, indéfiniment perdu au milieu de la glaciale tourmente qui l'enveloppe et lui fige le sang dans les veines !....

Phénomène bizarre ! Louisic a tout à coup une sensation qu'il ne peut définir : ses jambes fléchissent, impuissantes à le soutenir, et, chose étrange, il en éprouve un apaisement subit. Une sorte d'engourdissement l'alanguit, puis, comme bercé, sa pensée le transporte au pays, tout là-bas, dans sa chère Bretagne. Il revoit ce petit coin de landes qu'il a dû quitter brusquement, la ferme, avec tout ce qu'il regrette, et tout le passé des jours heureux prend corps et défile devant lui. Comme il faisait bon dormir dans le grand lit aux panneaux fermés, étouffant à demi sous la coiffe de plume ! Qu'elles étaient courtes les heures passées à la veillée, attentif au récit des légendes contées par l'aïeule, près de la cheminée flambant d'un feu de genêts desséchés !

Le souvenir de ces douces choses ravive ses regrets ; sa douleur augmente, des larmes lui montent aux yeux, et sa désespérance grandissant, Louisic s'écrie, vaincu :

—Sainte Anne ! plutôt mourir que souffrir ainsi.

—Sois satisfait, mon fi, répond une voix.

Une pauvre en haillons est là, près de lui, immobile, courbée sur son bâton.

—Arrière la femme, dit-il, quelque peu surpris de cette apparition. Et, comme elle ne fait pas mine de s'éloigner, il avance d'un pas, l'arme en avant.

—Calme-toi, mon fi.

—Au large, te dis je, et plus vite que ça.

—C'est mal de me chasser, Louisic Guinvarch, réplique la vieille, sans bouger....

Son nom ? Comment cette pauvre sait-elle son nom ?

—Tu me connais donc ?

Avec un petit rire strident comme un bruit de crécelle.

—Pardine, répond-elle.... tu es Louisic, Louisic Guinvarch....

Tu m'appelles, je viens....

—Je n'ai appelé personne.

—Ouais.... Ne viens-tu pas de dire que tu voulais mourir ? Ton souhait tombe à merveille, mon fi, continue la vieille, justement c'est ton tour. Lorsque cette horloge, dont tu suis la marche avec tant d'impatience sonnera trois heures, tu mourras.... Tes plaintes étaient si pressantes que, par charité, j'ai tenu à te prévenir. Prends courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir.

En prononçant ces derniers mots, elle se redresse légèrement, et Louisic Guinvarch se sent défaillir en apercevant une hideuse tête de mort, grimaçant sous la capuche sombre de la pauvre.

Quand il reprend ses sens, la vieille n'est plus là, mais il perçoit distinctement sa voix cassée qui domine la tempête pour lui crier encore :

—Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir.

* *

La bise souffle toujours plus glaciale, la neige tombe encore en flocons serrés, mais qu'importe la bise, qu'importe la neige, à Louisic Guinvarch, fusilier à la quatrième du second.

A la sensation pénible du froid qui, tout à l'heure, lui arrachait des larmes, a succédé une souffrance bien autrement cruelle : l'horrible appréhension de sa fin prochaine ; sans cesse, à ses oreilles, tinte la lugubre prophétie de la pauvre : " Courage, Louisic, tu n'as plus longtemps à souffrir."

Mourir, il va mourir ! Et cela sans répit, dans quelques instants ; car il ne doute pas de l'avertissement de la messagère maudite : lorsque l'horloge marquera trois heures, ce sera fini de lui ! Et comme si elle se fût rapprochée pour qu'il la pût mieux voir, l'horloge lui apparaît tout près avec ses aiguilles dont il voudrait ralentir la marche et qui semblent se hâter maintenant dans une course folle. Il a beau fermer les yeux pour échapper à cette obsession, dans l'obscurité de ses paupières closes, les aiguilles s'agitent, gigantesques, comme deux bras prêts à le saisir quand sonnera l'heure fatale.

Mourir, il va mourir ! C'est lui qui l'a voulu. Ah ! misère ! N'a-t-il pas imploré la mort comme une grâce, par pitié.... et pourquoi ? Pour s'affranchir d'un mal passager, d'un mal sans gravité dont rirait un enfant, un mal dont il n'a même plus souvenir, car il ne souffre plus, en vérité !

Mais qu'elle revienne donc, cette première souffrance, qu'elle revienne cent fois plus forte, et il l'endurera sans une plainte et surtout sans un souhait imprudent !

C'est horrible et bête tout à la fois, ce qui lui arrive ; un souhait qui se réalise avec une telle promptitude, un vœu exaucé aussi rapidement ! N'a-t-il pas désiré à maintes reprises être riche, revoir son pays, mille choses enfin, sans que la fortune lui ait fait meilleure mine, sans qu'il ait pour cela retrouvé jamais ses landes et ses menhirs. Et parce que, dans un moment d'impatience folle, de découragement exagéré, il a demandé—et sans grande assistance—à mourir, la mort répond à son appel ! Oh ! comme il les re